

**Jean-Luc LAGARCE, *Juste la fin du monde* (1990).**

**Parcours : Crise personnelle, crise familiale**

**EXTRAIT 3. Deuxième partie, scène 2.**

CATHERINE. – elle ne te dit rien de mal,  
tu es un peu brutal, on ne peut rien te dire,  
tu ne te rends pas compte,  
parfois tu es un peu brutal,  
elle voulait juste te faire remarquer.

ANTOINE. – je suis un peu brutal ?  
Non.

Je ne suis pas brutal.  
Vous êtes terribles, tous, avec moi.

LOUIS. – Non, il n'a pas été brutal, je ne comprends pas  
ce que vous voulez dire.

ANTOINE. – Oh, toi, ça va, la « bonté même ! »

CATHERINE. – Antoine.

ANTOINE. – Je n'ai rien dit, ne me touche pas !  
Faites comme vous voulez, je ne voulais rien de mal, je ne voulais rien faire de mal,  
il faut toujours que je fasse mal,  
je disais seulement,

cela me semblait bien, ce que je voulais juste dire  
– toi, non plus, ne me touche pas ! –

je n'ai rien dit de mal,  
je disais juste qu'on pouvait l'accompagner, et là, maintenant,  
vous en êtes à me regarder comme une bête curieuse,  
il n'y avait rien de mauvais dans ce que j'ai dit, ce n'est pas bien, ce n'est pas  
juste, ce n'est pas bien d'oser penser cela,

arrêtez tout le temps de me prendre pour un imbécile !

il fait comme il veut, je ne veux plus rien,  
je voulais rendre service, mais je me suis trompé,  
il dit qu'il veut partir et cela va être de ma faute,  
cela va encore être de ma faute,  
ce ne peut pas toujours être comme ça,  
ce n'est pas une chose juste,  
vous ne pouvez pas toujours avoir raison contre moi.  
cela ne se peut pas,

je disais seulement,  
je voulais seulement dire  
et ce n'était pas en pensant mal, je disais seulement,  
je voulais seulement dire...

LOUIS. - Ne pleure pas.

ANTOINE. - Tu me touches : je te tue.

JL LAGARCE, *Juste la fin du monde* (1990). Deuxième partie, scène 2.

### Étude linéaire n°3.

#### Introduction : situation de l'extrait et projet de lecture

Dans les pièces de LAGARCE, les retrouvailles ne sont jamais de tout repos : que ce soit dans *Derniers remords avant l'oubli* (1987) parmi des amis ou dans *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* (1994), les portraits de groupe sont tumultueux. *Juste la fin du monde* (1990) n'échappe pas à la règle, si l'on peut dire : Louis le fils prodigue revient et retrouve Antoine marié à Catherine, Suzanne la benjamine et la mère. Louis a le beau rôle mais tout Abel a son Caïn : ainsi Antoine, le cadet turbulent, moins intellectuel, moins affranchi aussi, dont on attendait depuis la première partie qu'il explose en plein vol. Avec qui règle-t-il ses comptes ? La famille ? Le frère ? Lui-même ? Encore faudrait-il savoir qui il est, ce que cette scène va nous révéler.

Antoine, peut-être celui qui sera le plus bousculé par le passage de son aîné Louis. n'est en effet pas le héros désigné de la pièce : Catherine porte les effets comiques, Suzanne la petite sœur riche en doléances incarne le pathétique quand Louis, venu annoncer sa « mort prochaine et irrémédiable », porte évidemment la charge tragique de la pièce. Là se pose la question de la pièce et de cette scène en particulier : que reste-t-il alors à Antoine ?

#### Mouvements

- D'abord, de « elle ne te dit rien de mal » à « je n'ai rien dit de mal » : Antoine surréagit, conforme à ce qu'on sait et dit de lui.
- De « je disais juste » à « je voulais seulement dire » : Antoine s'explique et dévoile ses fragilités ;
- Enfin de « Ne pleure pas » à « je te tue », Antoine redevient agressif, se remplaçant dans le rôle défini pour lui dans la fratrie (il doit être le rustre pour que Louis, le raffiné, existe).

L'issue de ces trois mouvements tend à démontrer qu'on n'échappe pas au rôle que l'on doit jouer et que cette famille s'est construite en fixant à chacun une partition à jouer strictement.

#### Premier mouvement

Ce premier mouvement repose sur l'interaction entre Catherine et son époux, Antoine, touché à vif. En fait, ce dialogue met en jeu beaucoup plus de personnages car l'échange prend place parmi les autres présents : Suzanne mais aussi Louis qui prendra la parole ensuite. L'énonciation est large : « elle », « on », « tu » (auquel parle le « je » de Catherine). Ce sont donc trois dialogues qui se superposent d'emblée, écrasant Antoine qui doit répondre à plusieurs conversations à la fois, favorisant sa posture de **martyr (seul contre tous)** du passage : Catherine lui parle, Suzanne lui parle à travers Catherine (qui se place en relais), la famille et autrui lui parlent (le « on » indéfini et en cela, angoissant). Catherine est donc chargée, dans ce début de dialogue, d'élargir la perspective énonciative et d'installer un climat qui va, paradoxalement, tout en s'en prenant à Antoine, va le faire opportunément émerger comme protagoniste pouvant se distinguer de toutes

les autres instances cumulées ; le rendre particulier va permettre qu'il devienne le **héros de la scène**.

Le fond du propos se résumant à « tu es brutal » subit un double mouvement contradictoire : à la fois **modalisé** (« tu es un peu brutal ») et plus **euphémisé** encore (dans « parfois tu es un peu brutal ») et intensifiée par la répétition du reproche. La mise en cause est noyée par des formules à valeur d'abord de nuances : « on ne peut rien te dire », « tu ne te rends pas compte », « elle voulait juste te faire remarquer ». Les trois formules ne se valent pas et relèvent, comme souvent chez LAGARCE, du phénomène stylistique correctif ou auto-correctif appelé **épanorthose**. Qu'est-ce qui fait l'objet des modifications ? D'abord le passage de « tu » à « on » puis « elle », signe que Catherine a peur d'Antoine et déplace la focale pour ne pas le braquer. Autre modification, celle qui porte cette fois sur dire/ se rendre compte/ faire remarquer. Peu à peu, c'est la parole (et tout son potentiel explosif) qui est mise à distance, au profit de l'intellect (la prise de conscience) et du sensoriel (faire remarquer, opération visuelle). Catherine trahit ici que l'enjeu n'est pas tant le conflit familial que le fait de parler (ou pas) de même chose, bref, raconter ou pas la même histoire. L'ennemi de cette famille est plus encore que le silence (le secret), le **langage**.

Antoine est incapable de répondre avec la même prudence et même, il la refuse, préférant à l'euphémisation, la **surenchère**, dans un mouvement inverse à celui de Catherine : l'affirmative « je suis brutal » passant à la négative (« je ne suis pas brutal ») et devenant une accusation « vous êtes terribles, tous, avec moi » sur le mode **hyperbolique** (superlatif absolu « terribles » et pronom hyperbolique « tous »). On comprend que leur dialogue, faisant mine de reprendre les mêmes termes, est impossible puisqu'à la dynamique de Catherine (qui tend à la minimisation) ne peut répondre la dynamique amplificatrice d'Antoine.

Les deux tentatives, celle de Louis (« Non, il n'a pas été brutal, je ne comprends pas ») et celle de Catherine (se bornant à l'apostrophe « Antoine ») ne peuvent qu'échouer, tant ce qu'elles sous-entendent est en vérité nuisible à Antoine, sous couvert de bienveillance. Louis, qui veut défendre son frère, insiste maladroitement sur un phénomène qui amoindrit Antoine plus qu'il ne sert : « Non, il n'a pas été brutal, je ne comprends pas [...] » comporte en une seule phrase trois **négations**. Louis veut donc aider Antoine en le confortant dans un système négatif. Antoine se révèle plus malin en se retranchant derrière un **stéréotype** « la bonté même » pour remettre Louis à sa place. Il n'assume pas encore le face à face, voilà ce que dit le cliché rapporté, mais aussi, il réduit Louis à un trait de caractère qu'on lui prête, c'est-à-dire qu'il efface déjà Louis, celui qu'il a en face de lui, au profit du Louis objet des avis portés, un Louis vu et narré. Antoine fait déjà disparaître Louis car cette scène doit être la sienne.

Quant à Catherine, elle procède par **ellipse** pour raisonner Antoine, c'est-à-dire qu'elle croit pouvoir le juguler en s'autocensurant ; elle ne dit pas, elle laisse entendre, ce qui pour un être sanguin et incapable d'abstraction comme l'est Antoine, ne peut que le conduire à l'explosion.

Par deux fois, il crée les conditions de ce qui va arriver : s'exprimer lui, et lui seul. Cette tirade va être, et il le sent, son heure de gloire, son passage à ne pas manquer.

Commence pour Antoine la **phase justificative** de sa tirade, annoncée par le glissement de la déclaration répétée « je ne voulais rien (faire) de mal », « il « faut toujours que je fasse mal » puis « cela me semblait bien » (on ne saurait dire si le pronom cataphorique désigne ses agissements ou les termes choisis pour rendre compte, sur le moment, de

ses agissements).

La parole n'est pas un moyen facile pour Antoine : il laisse, comme l'indique la **punctuation expressive** qui peut conclure ses répliques, transparaître des emportements (interrogations, plus haut ou ici, au sein de la tirade et en particulier de notre passage, deux exclamations qui suivent le même impératif « ne me touche pas ! »).

Indice de ce malaise dans la communication, l'aller-retour entre une **parole injonctive** (« faites », « ne me touche pas », « arrêtez tout le temps... ») **et une parole déclarative** : « je disais... », « ce n'est pas juste », « ce n'est pas bien », « ce n'est pas bien », dont le compromis arrivera en fin de tirade, par le biais de la valeur modale de « pouvoir » dans « ce ne peut pas être... » et « vous ne pouvez pas toujours... ».

## Deuxième mouvement

Tout le début de la tirade hésite entre « je n'ai rien dit » et « je disais », entre l'oralité du passé composé et la relecture rétrospective sous forme de **narration** ; Antoine ne peut corriger ce qui est mais se et leur raconte une autre histoire, au temps du récit passé, l'imparfait. La tirade n'est donc pas seulement destinée à Catherine, ni à Suzanne ou Louis mais bien à lui-même : elle est ce dont le personnage a besoin pour opérer un travail de retour sur lui-même et de pacification avec lui-même par le conflit apparent.

La répétition forcenée, en **anaphores** du démonstratif « ce(la) » (« cela me semblait bien », « ce que je voulais dire », « cela va être encore de ma faute », « ce ne peut pas », « ce n'est pas une chose sûre », « ce n'était pas en pensant mal ») est trompeuse, le pronom désigne à la fois la situation passée (« ce que j'ai dit », « ce n'était pas en pensant à mal ») et la situation en train de se dérouler au moment où Antoine parle (« cela va être de ma faute », « ce n'est pas bien d'oser penser cela »), et le futur est même furtivement engagé aussi : « ce ne peut pas toujours être comme ça ». Antoine a du mal à nommer les choses, à se projeter, et il manque de discernement, peinant à distinguer les actes des jugements sur les actes.

Il a aussi du mal à se définir dans cette famille, puisqu'il se désigne le plus souvent indirectement, dévoilant le peu d'estime qu'il a pour lui-même : par des **analogies** dégradantes (« comme une bête curieuse », « pour un imbécile ») et aussi, par une **synecdoque** (sa faute supposée engageant toute sa personne dans « de ma faute »). Le fait de recourir à des **locutions figées**, des formules toutes faites n'est pas non plus en sa faveur : « comme une bête curieuse », « pour un imbécile », de sorte que c' »est la **parole commune** qui le caractérise. Il se voit de la façon dont la société le voit probablement.

Quand il se risque à affronter directement la relation avec les siens, ce n'est pas mieux : dans « vous êtes à me regarder » et « vous ne pouvez pas toujours avoir raison contre moi », il est en position d'objet quand le reste de la famille, regroupé dans la deuxième personne du pluriel, est en position de sujet du verbe (même chose quand « vous » est le sujet réel de l'infinitif -mode impersonnel dans sa construction grammaticale-, « arrêtez de me prendre »). Le bruyant et bouillonnant Antoine est en train d'avouer qu'il ne trouve pas sa place dans cette famille, et que s'il la trouve, elle n'est guère ni flatteuse ni enviable. A sa façon, Antoine avoue qu'il est très malheureux.

Entre « je voulais juste dire » et « ce n'est pas juste », Antoine esquisse une jolie, et ambitieuse, antanaclase : de l'adverbe à valeur restrictive, synonyme de « à peine », « seulement » à l'adjectif qualificatif « juste », Antoine passe en vérité du concret immédiat

à l'**ébauche de réflexion philosophique** amorcées avec les bribes d'éthique laissées à l'état de leitmotiv (« ce n'est pas bien »). C'est cette occasion qu'Antoine cumule dans le même ensemble : « mauvais », « bien », « juste », « pas bien », « oser » bref trois notions philosophiques (bien/mal, justice, le rapport à autrui et aux normes et conventions -bienséance, pourrait-on dire au théâtre-) qu'il ramène au verbe « penser ». Antoine est en effet passé de considérations concrètes (« accompagner » son frère) à une réflexion plus mature qui va se confirmer dans le champ moral ensuite (« rendre service », la « faute », « une chose juste ») puis proprement philosophique, posant la question du jugement (« avoir raison »). Il y a bien au fil de cette tirade, une subtile initiation intellectuelle de son énonciateur, de moins en moins rustre, de plus en plus introspectif.

L'**empathie du dramaturge avec son personnage** se lit dans le même jeu de mot, crucial, qui celui qui fonde le titre de la pièce (un titre très savamment pensé puisque remanié à quatre reprises : *Les adieux*, *Les adieux nonchalants* -un temps envisagé-, de même de *Province*, puis même *Et quelques éclaircies* pour finalement retenir *Juste la fin du monde*<sup>1</sup>). Le « juste » qui veut dire tout à la fois « seulement », « précis » et « légitime », ici prêté à Antoine, prouve que celui-ci est capable de porter une telle polysémie et qu'il a donc en lui cette richesse : il est un personnage capable de **profondeur** et de complexité.

L'**éclatement du sens** mais aussi sa richesse reviennent dans l'emploi du verbe « pouvoir » aux trois nuances dans la langue française : avoir la faculté de (expression de la puissance), avoir l'autorisation de (expression du droit), et être susceptible de (expression de la probabilité). Antoine y revient de plus en plus au fur et à mesure de son propos : « ça ne peut pas », « vous ne pouvez pas », « cela ne se peut pas ». Quand on dispose de cet éventail d'acceptions et emplois, sens et nuances possibles d'un même mot, il n'est donc même plus sûr que les répétitions en sont strictement. En outre, Antoine épaissit manifestement son propos, s'aventurant de plus en plus sur des termes à double voire triple sens.

La **dialectique dire/vouloir** traverse toute la tirade au point d'en consacrer en quelque sorte son unité : depuis « je n'ai rien dit », « faites comme vous voulez », « je ne voulais rien ... (faire) », « je disais » du début jusqu'à « je disais », « je voulais seulement dire », « je disais seulement », « je voulais seulement dire », toujours la même alternance entre la parole et l'action, mais une variante : en fin de tirade, les deux se cumulent dans une phrase complexe (une principale et sa complétive infinitive) : « je voulais seulement dire » (répété, une fois n'est pas coutume, à l'identique). Antoine aura mis toute une tirade pour reconstruire, partant de ses deux composantes disjointes (vouloir, dire), un ensemble complexe mais déjà fixé en une expression usuelle, vouloir dire, synonyme de signifier. C'est donc tout à la fois un effort de **synthèse** ainsi qu'un travail d'acceptation de la norme (ici, langagière) auquel se sera confronté Antoine au fil de la tirade.

### Troisième mouvement

La maturation et la **prise de conscience** (de sa différence, de sa solitude, de ses lacunes) par Antoine ne sont pas sans conséquence : Antoine est gagné par le trop-plein émotif. LAGARCE qui ne s'autorise aucune didascalie laisse Louis assurer ce rôle d'information à destination des lecteurs (ou confirmation pour les spectateurs) sur la gestuelle et le corps

---

1 Voir sur la page internet administrée et abondamment pourvue par François BERREUR <https://www.theatre-contemporain.net/textes/Juste-la-fin-du-monde/genese/idcontent/5373>

d'Antoine : « ne pleure pas » dont le préalable non dit est qu'Antoine a pleuré (le même que l'on présentait comme « brutal » au début de la scène, c'est dire le renversement de situation). L'absence de didascalie met Louis au service de l'action ici centrée sur Antoine, et le fait passer du stade de personnage à celui de personnage-délégué du dramaturge qui serait en charge des indications scéniques.

Mais Louis subit un autre changement : de raisonneur placide et conciliant (il était « la bonté même ») il devient le donneur d'ordre, parlant à l'impératif comme ça ne lui était jamais arrivé (« Ne pleure pas. »). A l'inverse, Antoine qui lançait plus haut « ne me touche pas », se contente désormais d'une hypothèse au mode indicatif (on comprend que l'expression de la condition est sous-entendue, « si tu me touches, je te tue ») : « tu me touches, je te tue. »

L'**asyndète** porte encore la marque, bien-sûr de la rudesse d'Antoine, s'adonnant sans ménagement à une menace qui se passe de subordonnant ; sauf qu'on ignore exactement quelle nuance la parataxe remplace : s'agit-il de « tu me touches, de sorte que je te tue » (mécanisme du lien cause à conséquence) ou de la condition telle « si tu me touches, je te tue », ce qui revient à se demander à quel Antoine on a affaire : un être logique (qui privilégie les relations de cause à effet) ou un être capable d'imagination (apte à penser alors les virtualités).

L'opposition entre Antoine et le reste de la famille nous aura enseigné que le personnage le plus obtus et que l'on croyait primaire peut lui aussi laisser entrevoir ses failles et sa complexité. Il n'y a donc, dans l'économie de la pièce, pas de bon frère contre le mauvais frère.

Cela veut dire qu'aucun membre de la famille n'est véritablement de ce qui est un système.

Cela signifie aussi toute la confiance bienveillante que LAGARCE place dans ses personnages auxquels il donne la possibilité de se déployer au fil d'une scène ou d'une tirade où plus que jamais la **crise familiale** révèle les turbulences et tiraillements intérieurs des êtres, bref leur propre **crise personnelle**.

## Conclusion

Cette scène a enfin pour mérite de donner du poids aux mots prononcés : Antoine pense qu'il est vu « comme une bête » puis traité en « imbécile » et il est troublant qu'il finisse, malgré ses avancées, par corroborer les deux étiquettes, comme s'il fallait que se réalisent les deux prédictions : répétant compulsivement « cela ne se peut pas », il s'affirme ainsi littéralement « imbécile », puisque l'adjectif veut dire « infirme, incapable ». Puis il revient à la brutalité primitive, autrement dit à sa art de sauvagerie avec « je te tue ». Ce qui est donc la tragédie d'Antoine, c'est que tout en démontrant qu'il est *plus* que ce qu'on voit de lui, Antoine est quand même ramené à ce qu'on voit de lui. La double **initiation** d'Antoine, est que l'habit ne fait pas *et* fait le moine. On est plus que soi et on est quand même soi.

Celui qui aurait pu, en d'autres temps (dans le vaudeville du début 20e siècle, par exemple) devenir le support d'une satire (le provincial mal dégrossi) ou du comique (Antoine est très gestuel, très physique, très bruyant), a quelque chose de tragique, notamment parce qu'il est encore plus que les autres personnages limité par les mots qui fondent étymologiquement ce qu'est la **fatalité** ; Antoine est en effet la preuve qu'on devient ce qu'on est.